

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 6

Artikel: Marc-Henri sur les routes d'Espagne : [suite]
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228544>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Marc-Henri sur les routes d'Espagne

par Jean des Sapins

V

Le retour (fin)

Ils quittèrent la capitale espagnole par un beau matin tout resplendissant de lumière et se dirigèrent vers l'Escorial qui se dresse à cinquante kilomètres de la grande ville, au pied de la sierra de Guadarrama.

A une petite distance de Madrid, ils passèrent devant le château « El Pardo » qui est la résidence habituelle du général Franco.

— Il est comme nous, dit Marc-Henri, il préfère la campagne. Quant à son château, il me paraît assez modeste : c'est sobre, c'est équilibré et ça ne demande pas de grands espaces.

Devant eux, un car : c'étaient les officiers chargés de la relève de la garde.

Au-delà du « Pardo » aux magnifiques frondaisons, ils quittèrent la forêt giboyeuse où les rois venaient autrefois chasser et s'enfoncèrent dans la steppe castillane au sol fauve, aux landes poussiéreuses, où l'on distingue à peine quelques hameaux.

Ils roulaient depuis une heure à peine quand ils aperçurent l'Escorial, cette sorte de château-couvent que Philippe II fit édifier au pied de la sierra pour lui servir de résidence et pour immortaliser ses victoires. Il y consacra

quarante années. Seuls des matériaux nobles furent employés à la construction : granit, porphyre, bronze, marbre. Le style est simple, dépouillé de tout ornement. Ce sont partout de longues façades donnant leur pleine valeur à l'harmonie des lignes, à l'ampleur des proportions et à la beauté de ce granit gris de la sierra. Par-dessus les toits d'ardoise où nichent les cigognes, il y a des tours et coupoles qui surmontent l'édifice et contribuent à la majesté de cet ensemble unique, capable de défier les siècles.

Quand ils arrivèrent devant l'immense cour, nos trois Vaudois furent ébahis.

— Pour grand, c'est grand ! fit Jules au Sapeur dont l'éloquence a toujours été brève.

— Oui, ajouta Marc-Henri bien documenté, tu te rends compte François : 86 escaliers, 1200 portes et 2710 fenêtres !

— Est-ce qu'on va visiter tout ça ?
répliqua François interloqué.

— Bien sûr, et on en a pour une bonne demi-journée.

— Alors, je vous laisse, j'en ai assez de grimper des escaliers, de traverser des salles dix fois plus grandes que celles du Grand Conseil et d'entendre des explications où je n'y vois goutte ! Je vous attendrai au village, à la terrasse de ce café qu'on aperçoit à deux pas. Je veux pouvoir une fois me reposer.

Ses compagnons eurent beau insister, rien n'y fit. Ils se séparèrent pour quelques heures, l'un allant à son petit déjeuner et les deux autres emboîtant le pas derrière le guide.

La visite commença par les tombeaux des rois et des reines. On y descend par un somptueux escalier de marbre et l'on se trouve dans une vaste salle qui est le « Panthéon des rois ». C'est là qu'ils reposent dans des cippes de porphyre, d'un côté les rois, de l'autre les reines ayant assuré la succession. On lit des noms en caractères dorés : Isabelle d'Aragon, Charles-Quint... On remonte l'escalier pour se trouver en présence du Panthéon des Infants où les tombeaux sont tous de marbre blanc et où dorment aussi les reines sans descendance.

Puis le groupe des visiteurs traversa la bibliothèque, la sacristie, la salle capitulaire et celle des batailles pour arriver enfin aux appartements de Philippe II.

C'est là, dans la salle des audiences, que le monarque le plus puissant de l'Europe de ce temps recevait les ambassadeurs, les ministres et les Grands d'Espagne. A côté, une simple chambre lui servait d'habitation. De son lit de maladie, il pouvait suivre les offices par une fenêtre ouverte sur la basilique.

— Philippe II, disait tout bas Marc-Henri à son compagnon, c'était l'ennemi juré des protestants. On raconte qu'il a ri une seule fois en sa vie, c'est quand il a appris le massacre de la Saint-Barthélemy.

— Pas possible ! fit Jules au Sapeur en s'asseyant sur un fauteuil de moine.

De là, ils pénétrèrent dans la basilique où repose José-Antonio, le héros de la Phalange.

Et ce fut la sortie.

Quand ils eurent rejoint François à la terrasse d'un des nombreux cafés de la bourgade, ils s'amusèrent à chercher l'origine des voitures et des cars qui faisaient halte en attendant la visite, tandis que de nouveaux groupes se formaient.

— Ils ne savent pas ce qui les attend, dit Jules en vidant sa première chope. On en revient éreinté !

— Eh bien ! moi, conclut François d'un air satisfait, j'ai eu de la chance. On m'a servi un bon petit déjeuner.

— Quel Sancho Pança tu fais ! ajouta Marc-Henri.

Ensuite, ils passèrent la sierra de Guadarrama.

— Mettez des sapins au lieu de pins, un peu plus de pâturages, des chalets à la place de quelques masures et vous avez le Jura, dit Marc-Henri.

Ils s'arrêtèrent à Ségovie, curieuse ville qui possède un aqueduc romain célèbre. Là, ils firent un de ces copieux repas qui commence par des truites et finit avec plusieurs desserts.

* * *

Le lendemain, ils arrivèrent à Burgos, cette vieille ville qui fut longtemps la capitale des premiers rois de Castille. On leur avait dit que la cathédrale de cette cité était la plus belle de l'Espagne, aussi décidèrent-ils de la visiter.

Le guide qui les conduisit dans l'édifice merveilleux leur dit que cette cathédrale avait été dédiée à Sainte-Marie, qu'il avait fallu trois siècles pour la construire, l'orner, figurer ses tours, ses portails et le dôme dont Philippe II disait qu'il était plutôt l'œuvre des anges que le travail des hommes.

Quand nos trois Vaudois virent la triple nef, les chapelles latérales rutilantes d'or, les œuvres d'art, les trésors sans prix, ils cessèrent toute comparaison avec ce qu'ils avaient déjà vu.

Ils s'intéressèrent particulièrement à la chapelle qui contient les tombeaux du Cid et de Chimène.

— Dire qu'il est là, ce chevalier célèbre, ce grand Campéador dont on nous parlait à l'école. Vous souvenez-vous quand nous récitons au collège la fameuse tirade :

*Nous partîmes cinq cents ; mais par
[un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en
[arrivant au port...*

— Bien sûr qu'on s'en souvient, ajouta Jules au Sapeur, surtout de la fin :

*Et le combat finit faute de
[combattants.*

— C'est toujours comme ça, dans tous les domaines.

Le guide attira leur attention sur un coffre suspendu à la paroi :

— Le Cid, ayant besoin d'argent pour amener ses soldats, emplit ce coffre de ferraille et de pierres puis le donna en gage à deux prêteurs juifs qui lui remirent 600 marcs. Ce coffre était censé contenir de l'argenterie. Les deux crédules usuriers avaient la parole du chevalier, ce qui valait de l'or. En effet, l'expédition ayant réussi, il remboursa ses deux créanciers avec le butin pris aux Maures.

— Plus juif que les Juifs, ça devait être un « rude lapin », fit Marc-Henri.

* * *

De Burgos, ils se dirigèrent vers le nord. Après avoir passé l'Ebre non loin de sa source, ils pénétrèrent dans les Monts cantabriques et retrouvèrent de l'eau, des arbres, de la verdure. Puis franchissant les provinces basques, ils arrivèrent à San-Sébastien juste à temps pour voir le soleil se coucher dans l'Océan.

La plage célèbre, entourée d'une ville de cent mille habitants, les intéressa de plusieurs manières.

— Point d'églises, point de musées, point de monastères, dit Jules au Sapeur, ça me va !

Ils flanèrent autour du port, assistèrent au retour des pêcheurs et visitèrent l'aquarium où les plus intéressantes espèces de l'Océan sont représentées. Sur une place, ils assistèrent à une parade militaire et, le lendemain, ils quittèrent la ville pour se rapprocher de la frontière.

Avant d'abandonner la terre espagnole, Marc-Henri, qui aime fraterniser, aurait voulu offrir un verre aux douaniers et leur tenir un petit discours bien senti, mais bernique ! les autos se suivaient à la file et les douaniers étaient sur les dents. Quand il eut distribué ses cigarettes, il n'eut que le temps de dire :

— Vive l'Espagne !

Les douaniers firent le salut militaire et déjà l'auto roulait sur les routes de France. Biarritz, Les Landes, Bordeaux, Angoulême, Mâcon. Et ce fut la dernière frontière, celle du pays.

— Fous fenez d'Espagne, leur dit un grand gaillard portant sur sa casquette la croix fédérale, oufrez toutes les fa-lises !

— Tout de même, il ne faudrait pas

nous prendre pour des contrebandiers, dit Marc-Henri avec fermeté. On n'a pas acheté grand-chose, mais par contre on s'est soignés en première. Seulement, ça ne regarde pas la douane.

Puis voyant que le fonctionnaire fédéral s'affairait, il ajouta :

— Tu as beau farfouiller dans nos affaires et tout rebouiller, tu ne trouveras rien !

Et ce fut la dernière étape.

Ils quittèrent la douane au moment où les rayons du soleil couchant faisaient briller les toits de Genève.

ECHOS DU MOIS

La « vieille cure d'Oron » tombera sous la pioche des démolisseurs

Tout a été tenté pour la sauver, mais de l'avis d'experts, à part un beau toit bernois, elle ne pourrait être classée comme monument historique.

Au reste, le Conseil communal avait tranché la question le 12 décembre 1952 déjà à la majorité de 29 voix contre 15.

Le 9 janvier 1953, ensuite d'un referendum, le corps électoral d'Oron fut appelé à voter à son tour. Sur 201 électeurs inscrits, 114 se sont prononcés pour la démolition et 80 contre.

Il ne reste qu'à souhaiter que le futur bâtiment communal (poste et gendarmerie), qui doit succéder à la vieille cure, s'inspire de lignes architecturales propres à faire valoir la place de ce sympathique bourg.

Une nuit tragique à Rougemont

L'incendie catastrophique qui a détruit — par une nuit où le baromètre marquait 25 degrés au-dessous de zéro — les quatre beaux chalets formant le décor ouest de l'harmonieuse place de Rougemont, a laissé cinq familles, au total seize personnes, momentanément sans abri.

Parmi elles se trouvait notre ami et collaborateur Alfred de Siebenthal-Saugy, dit Lo Frèdon, grand animateur de l'« Amicale » des patoisants du Pays d'Enhaut.

A lui sont allés tous nos sentiments de sympathie au moment de ce terrible coup du sort.

Entreprise d'Electricité

Max Rochat

Pré-du-Marché 24 Téléph. 22 29 60

Lausanne

**Un autre chez soi :
Le Café Vaudois !**

Tél. 23 63 63

R. Hottinger